

inspirations à des sources tout africaines. Quoi qu'il en soit, et pris en masse, les Siciliens, en tant que sujets et Hellènes, ont dû détester Carthage au moins autant que les Samnites et les Tarentins ont haï les Romains.

Les finances.

Sous le rapport des ressources financières, Carthage était, sans nul doute, bien au-dessus de Rome. Mais celle-ci rachetait son désavantage, à raison de ce que les sources de la richesse africaine, tributs, douanes et autres, pouvaient tout à coup tarir au moment du plus pressant besoin, et bien plus tôt qu'à Rome : la guerre coûtait aussi démesurément plus cher aux Carthaginois. Le système des guerres différait essentiellement chez les deux peuples, quoique sous plus d'un rapport il y eût équilibre des forces. Quand Carthage fut prise, elle comptait encore 700,000 têtes, femmes et enfants compris¹ : on ne peut dès lors lui assigner une population moindre que celle-là à la fin du v^e siècle, alors qu'elle pouvait à elle seule mettre 40,000 Hoplites en campagne. Au commencement du même siècle, Rome, placée dans des conditions semblables, avait levé une armée de citoyens aussi nombreuse (II, p. 245, *en note*) ; et plus tard, après les agrandissements de territoire qui signalèrent cette époque, elle aurait pu en lever une du double plus forte. Mais la supériorité de ses ressources militaires ne se doit pas seulement mesurer au nombre des citoyens proprement dits, ayant l'aptitude

200 av. J.-C.

¹ On a élevé des doutes sur l'exactitude de ce chiffre ; et prenant pour base de calcul la superficie de Carthage, on a évalué sa population possible à un *maximum* de 250,000 têtes. Mais ces calculs sont tout hypothétiques, surtout quand il s'agit d'une ville où les maisons avaient six étages de hauteur. D'ailleurs nous donnons là le total de la population *citoyenne*, et non celle de la ville seulement, comme le faisaient les rôles du *cens romain* ; et nous y comprenons tous les Carthaginois, soit qu'ils résidassent en ville, soit qu'ils vécussent dans la banlieue, dans les provinces sujettes, ou même à l'étranger. Les *absents* étaient extrêmement nombreux. Nous savons expressément que le *cens* des *Gaditans* était de même bien supérieur au nombre effectif des citoyens de Gadès résidant à Gadès.

aux armes. Quelque soin que l'on prit à Carthage d'appeler aussi les citoyens au service, on n'y pouvait ni donner la force physique de l'homme des champs au simple artisan et à l'ouvrier de fabrique, ni surtout vaincre l'insurmontable répugnance du Phénicien pour le métier de la guerre. Au v^e siècle, on voit encore combattre, dans les expéditions de Sicile, « une troupe sacrée » de 2,500 Carthaginois : au vi^e, à l'exception des officiers, on n'en rencontre plus un seul dans les armées appartenant à Carthage, et notamment dans les corps espagnols. Le paysan romain n'est pas seulement immatriculé dans les milices ; il est aussi dans le rang sur le champ de bataille. Les mêmes résultats se constatent au regard des nationalités alliées de l'une et de l'autre République : les Latins font le même service que les soldats citoyens de Rome : mais les Libyphéniciens sont aussi peu propres que les Carthaginois eux-mêmes aux choses de la guerre, et ils l'aiment encore moins ; si bien qu'ils s'arrangent pour ne pas se rendre aux armées, et que les villes rachètent, à prix d'argent, sans doute, l'exemption des contingents qu'elles doivent. Dans la première armée hispano-carthaginoise dont fasse mention l'histoire, sur les 15,000 hommes environ qui la composent, on compte à peine un escadron de 250 cavaliers venus d'Afrique, Libyphéniciens pour la plupart. Le noyau des troupes carthaginoises se recrutait de Libyens. Ceux-ci, instruits par d'habiles officiers, pouvaient, à la vérité, fournir une bonne infanterie : leur cavalerie légère était incomparable, à certains égards. Ajoutez-y les levées faites chez les peuplades libyennes ou espagnoles plus ou moins soumises, et surtout les fameux *frondeurs* des Baléares, tenant le milieu entre un contingent confédéré et un contingent mercenaire. Enfin, dans les cas d'urgence, Carthage embauchait la soldatesque à louer dans les pays étrangers. Une telle armée pouvait

être réunie vite et sans peine, à quelque nombre qu'il plût de la porter. Sous le rapport du personnel en officiers, de l'habitude des armes et du courage, elle pouvait aussi être amenée à se mesurer avec les légions romaines; mais pour faire des soldats de ces masses confuses, il fallait du temps, alors que souvent l'heure et le danger pressaient. Les milices romaines, au contraire, étaient à tout instant prêtes à se mettre en marche; et ce qu'il faut surtout noter, pendant que les troupes carthaginoises n'avaient pour lien que l'honneur militaire et la cupidité, les soldats romains se sentaient unis et associés par tous les liens et les intérêts d'une patrie commune. Aux yeux de leur officier, les soldats carthaginois valaient ce que valent aujourd'hui les munitions de guerre et les boulets de canon. Étaient-ils Libyens, celui-ci n'en faisait pas plus de cas. Aussi, quelles abominations les généraux de Carthage ne se permettaient-ils pas envers eux? Témoin la trahison d'*Himilcon* envers son corps d'armée libyen, en 358, trahison suivie d'une révolte terrible, et qui mérita aux Carthaginois l'injure proverbiale et funeste de *la foi punique*¹. Tout le mal que peut causer dans l'État une armée se recrutant parmi les *fellahs* et les mercenaires, Carthage l'a éprouvé par l'effet de son système; et souvent ses bandes de *soudards* lui ont été plus dangereuses que l'ennemi.

Les vices de son état militaire sautaient aux yeux, et les chefs du gouvernement tentèrent tous les moyens pour y porter remède. Les caisses du trésor tenues pleines, les arsenaux regorgeant d'armes permettaient l'équipement immédiat des soldats gagés. On veillait à

¹ [Ne pouvant plus tenir devant Syracuse, qu'il avait vainement assiégée, Himilcon acheta de Denys l'ancien, moyennant 300 talents, la faculté de se retirer avec ses Carthaginois seulement; laissant à la merci des Syracusains le reste de son armée qui dut se rendre sans conditions. — Diodore, xiv, 64.]

l'entretien des engins et des machines, cette artillerie des anciens. Les Carthaginois les construisaient encore mieux que les Siciliens eux-mêmes; ils avaient des éléphants toujours prêts, depuis que ces animaux avaient pris la place des chars de combat: dans les casernes de la ville, on voyait des écuries pour 300 bêtes de bataille: mais comme Carthage n'osa jamais fortifier les villes soumises, celles-ci, comme le plat pays, appartenaient sans coup férir à toute armée qui débarquait en Afrique. Il n'en était point ainsi en Italie, où la plupart des villes conquises avaient gardé leurs murailles, et où les Romains, jetant sur toute la péninsule le vaste réseau de leurs forteresses, y avaient implanté leur indestructible domination. A Carthage, en revanche, on voyait accumulées toutes les défenses que l'art et l'argent avaient pu réunir. Plusieurs fois la ville ne dut son salut qu'à la force de ses murailles; tandis que Rome, défendue principalement par sa situation politique et son système militaire, n'a jamais subi de siège en règle. — Le véritable boulevard de Carthage fut sa marine; aussi lui prodigua-t-elle tous ses soins. Là les navires étaient mieux construits, mieux commandés qu'en Grèce: là furent lancées pour la première fois des galères ayant plus de trois ponts à rameurs. Les navires carthaginois, comptant cinq ponts à l'ordinaire, se montraient plus fins coureurs que les vaisseaux des Grecs: les rameurs, tous esclaves d'État, ne sortaient pas des bagnes et étaient admirablement exercés: les capitaines étaient instruits et pleins d'audace. Ici, la supériorité marquée appartenait à Carthage; et les Romains, avec leurs quelques navires provenant des Grecs alliés, ou des arsenaux de la République en plus petit nombre encore, n'auraient pas pu seulement se montrer en haute mer devant les flottes de sa rivale, maîtresse absolue de toutes les eaux de l'Ouest.

Pour nous résumer et conclure, après ce long parallèle de Rome et de Carthage, nous souscrivons au jugement porté par un Grec contemporain, à la fois clairvoyant et impartial. Au début de leurs guerres, les forces se balançaient entre les deux grandes républiques. Ajoutons, et rappelons surtout que si Carthage n'avait rien omis de ce que peuvent procurer l'intelligence et la richesse, en fait de moyens d'attaque et de défense, elle était restée impuissante à remplir l'énorme lacune d'une armée nationale, et à élever sur un pied solide l'édifice d'une Symmachie vraiment phénicienne. Rome ne pouvait être attaquée qu'en Italie : Carthage ne pouvait aussi l'être qu'en Afrique. Le fait est incontestable. Pour celle-ci, de plus, il était de même certain qu'elle ne saurait pas toujours éviter une telle attaque. La navigation était encore dans l'enfance : une flotte ne constituait pas chez les peuples une sorte de richesse héréditaire ; et il s'en pouvait construire en tout lieu où se trouvaient à la fois les bois, le fer et l'eau. Quelque puissante que fût une cité, elle n'avait pas les moyens, on le comprend, d'empêcher le débarquement, même d'un ennemi plus faible ; et l'Afrique en a fait maintes fois l'expérience. Agathocle ayant montré la route, on vit bientôt un général romain suivre ses traces. Un jour, la guerre commença en Italie, apportée par une armée d'invasion ; un autre jour, tirant vers sa fin, elle fut reportée en Libye, et se transforma aussitôt en un long siège. A dater de ce moment, à moins de hasards heureux, Carthage était condamnée à tomber, en dépit des plus héroïques, des plus opiniâtres efforts.

CHAPITRE II

GUERRE DE SICILE ENTRE ROME ET CARTHAGE.

Depuis plus d'un siècle la rivalité des Carthaginois et des Syracusains appelait sur la belle terre de Sicile les ravages de la guerre. Chacun des belligérants combattait et par les armes, et par la propagande politique. Carthage avait noué des intrigues avec l'opposition aristocratique et républicaine dans Syracuse ; les dynastes syracusains s'entendaient avec le parti national dans les villes grecques tributaires de Carthage. Chacun des adversaires avait son armée de mercenaires ; *Agathocle* et *Timoléon*, pour mener leurs guerres, louaient des soldats, aussi bien que les généraux phéniciens. Et comme des deux côtés on luttait par les mêmes moyens, des deux côtés aussi la lutte fut entachée de manquements à l'honneur et de perfidies sans exemple jusque-là dans l'histoire de l'Occident. A la paix de 440, Carthage s'était contentée du tiers de l'île à l'ouest d'*Himère* et d'*Héraclée Minoa* : elle avait formellement reconnu l'hégémonie de Syracuse sur toutes les cités de l'est. *Pyrrhus* chassé de Sicile et d'Italie (479), la plus grande moitié de l'île et l'importante place d'*Agrigente* étaient restées dans les mains

Affaires de Sicile.

314 av. J.-C.

275.